

« Ne vois-tu pas que je brûle? »
La chambre de feu : la notion de communauté fantomale à partir des
« rêves d'en haut » de Descartes, du corps brûlant chez Freud et des
neuromatrices de Malzack
Michaël La Chance

« Maintenant, la maison brûle », écrit Nathalie Ragheb dans un article à propos du contexte social québécois au printemps 2012. La machine s'est emballée, la société s'est polarisée. La liste des blessés s'allonge, en même temps que ressurgit le vieux débat de la loi comme finalité versus la loi comme instrument. C'est à partir cet article que Michaël LaChance développe une réflexion sur le caractère ineffable du vivre-ensemble à partir d'une formule : « Père, ne vois-tu pas que je brûle? » et en établissant un dialogue entre Descartes, Freud, et Melzack, quelque part au confluent de la philosophie, de la poésie et de la psychanalyse. Pour LaChance, nous sommes tous dans un rêve, réticents à nous réveiller, pendant que jour après jour nous apprenons que des jeunes gens sont plongés dans le coma, paradoxalement, parce qu'ils tentaient de nous réveiller ; « le coma de quelques jeunes gens, nous dit-il, ne fait que confirmer leur statut de morts-vivants sans capacité d'agir politiquement ».

Le rêve de Descartes et logique de la clarté

Nous avons tendance à ériger une coupure fondamentale entre le domaine de la vie et le domaine de la mort parce que nous savons mal négocier la circulation entre les deux. Le déni de la mort, affirme LaChance, nous amène à remettre en question la réalité même de notre vie : peut-être la vie n'est-elle qu'un rêve? La mort nous prive de la jouissance du corps et, face à l'incapacité de penser la mort, notre psyché répond en formant des substituts, des fantômes dans lesquels brûle encore la vie. Sous plusieurs aspects, le sommeil présente des similitudes avec la mort.

En 1619, le jeune Descartes fait le rêve d'une chambre de feu. Lorsqu'il se réveille, des étincelles emplissent effectivement sa chambre. Qu'importe que les flammes soient rêvées ou réellement perçues, ce que le feu révèle ici, c'est l'existence d'une porosité entre le rêve et le monde réel. Descartes sortira de cette nuit fort ébranlé : il aura l'impression que la vie n'est qu'un rêve dans lequel on ne s'assure de son existence que par la clarté d'un face à face avec soi-même. C'est cette forme d'auto-illumination qui sera codifiée dans le *Discours de la méthode*. La chambre en feu et les fantômes qui brûlent seraient-ils donc un aperçu des processus psychiques profonds qui se révèlent au rêveur, ceux que l'on dit matriciels, qui veillent à notre intégrité corporelle et qui nous relie aux personnes les plus importantes de notre vie?

Lecture neuromatricielle de Descartes, à partir de Melzack

Descartes avait remarqué que les figures dans le cerveau peuvent se combiner entre elles pour composer des chimères qui surgissent dans la mémoire involontaire. Cette capacité du cerveau à produire ses propres figures, nous dit LaChance, rappelle le *sublime kantien* qui décrit comment l'esprit, en rupture avec une réalité chaotique, tire de lui-même ses expériences. Dans la même veine, la neurophysiologie contemporaine a même observé que nous n'avons pas besoin d'un corps pour ressentir un corps : « *Phantom sights and sounds occur when the brain loses its normal input from a sensory system. In the absence of input, cells in the central nervous system become more active. The brain's intrinsic mechanisms transform that neuronal activity into meaningful experiences. [...] The brain generates perceptual experiences even when no external input occurs.* » (Melzack, 1992¹) Ce que LaChance montre ici c'est que Descartes avait prévu cette capacité de l'esprit de se perpétuer dans l'invention d'un monde.

Nombre de rituels funéraires présupposent, depuis des temps immémoriaux, une *métaphysique des liens*, quand l'esprit du défunt ne quitte pas le corps et persiste dans le monde qu'il s'est inventé. Même mort, le défunt, par ses apparitions imaginaires et ses paroles fantomales, continue à faire partie du monde des vivants. Nous reconnaissons ainsi nos liens essentiels, nous prenons conscience que nous sommes faits de liens enchevêtrés, que nous ne sommes pas des sujets, mais des parcours, un frayage dans le tissu du vivant. Durant cette nuit de novembre, Descartes a le sentiment de s'embraser, il cherche refuge dans un partage d'humanité. Il va entreprendre de visiter ses proches, cherchant à retrouver la communauté de ses interlocuteurs, un vivre ensemble dans la parole qui subsiste après la mort, une communauté fantomale dans l'écrin de la culture.

Lecture psychanalytique et deuil

Cette démarche de Descartes, dans ses dimensions oniriques et hallucinatoires, ne manquera pas d'intéresser Freud, surtout qu'elle s'apparente à un rêve rapporté par celui-ci et mettant en scène un enfant en flammes apparaissant au chevet de son père. Dans le monde physique, la vie de l'enfant s'est éteinte. Il est mort. Par contre, dans le rêve, le père aperçoit que son enfant s'élève dans une ultime incandescence. L'enfant cherche refuge dans le songe du père, comme si sa petite âme pouvait se promener dans les jardins du sommeil, avant de disparaître. Ici, l'incandescence de la matrice pénètre le rêve pour interpeler directement le dormeur : « Ne vois-tu pas que je brûle? », demande l'enfant à son père. Ainsi notre vie profonde se manifeste par des images, elle parvient à nous toucher même dans la mort, même dans le sommeil. Pour Freud, l'apparition de l'enfant embrasé donne la mesure de ce qui s'est éteint avec sa disparition. Si le vivre-ensemble est une clarté partagée, quitter ce vivre ensemble c'est s'éteindre et c'est brûler avant de s'éteindre.

¹ Ronald Melzack, « Phantom Limbs », *Scientific American*, April 1992, vol. 266, no. 4, p. 123.

Logique de la brûlure

La « neuromatrice corporelle », c'est cette image du corps implicite et immanente dans notre organisation neuronale. « *The brain contains a neuromatrix, or a network of neurons, that in addition to responding to sensory stimulation, continuously generate a characteristic pattern of impulses indicating that the body is intact and unequivocally one's own* » (Melzack, 1992). C'est ce qui explique que même après s'être vues amputées d'un membre, certaines personnes continuent à ressentir une douleur dans ce membre, ce que l'on appelle « douleur fantomale ». Mais notre schéma matriciel, par delà les limites de notre corps, affirme LaChance, inclut aussi les membres de notre famille et nos proches : nos proches disparaissent, mais notre relation à ceux-ci ne meurt pas. Nous parlons d'une extension de la matrice et nous attribuons à celle-ci une diversité de franges relationnelles, lesquelles ne sont perceptibles que lorsqu'elles sont coupées. Ce qui s'offre ainsi à la réflexion sur le vivre-ensemble, c'est un vivre-ensemble dont la réalité apparaît sitôt que nous en sommes coupés, qui n'apparaît que lorsque nous en faisons le deuil. L'endeuillé s'enferme dans une carapace d'insensibilité, tout lui est indifférent. Il est accablé par le sentiment d'une perte et abandonne tout projet de vivre-ensemble.

Conclusion

L'enfant dit « Père, ne vois tu pas que je brûle? » en s'agrippant à notre bras, symbolisant la réalité immersive des liens matriciels qui nous relie. L'enfant qui brûle brûle de l'arrachement de sa vie, il cherche refuge dans une dissolution transmatricielle. Mais parfois, la connexion est perdue et l'immersion est compromise : Chronos qui dévore ses fils à leur naissance pour éviter que ne s'accomplisse la prédiction selon laquelle il serait détrôné par l'un d'eux. La phrase caractérise la rencontre manquée du père et de l'enfant, d'une génération et de la suivante : « Ne vois-tu pas » réclame cette rencontre, déplore qu'elle n'ait pas eu lieu.

Le rêve favorise l'émergence d'une parole qui interroge les vivants. Car c'est dans la simultanéité du message venu d'en haut (des sens) et d'un sentiment d'arrachement qui vient d'en bas (perte de la connexion matricielle) que peut émerger la parole. Voilà en quoi le vivre ensemble est ineffable : on ne le perçoit qu'à travers le rêve et la poésie, sinon on ne voit que les lois et les gouvernements élus, ses règlements et ses institutions devenues des finalités. On ne perçoit le vivre-ensemble que lorsque les liens se défont, que les relations sont coupées, que la douleur n'est plus partagée, que nous sommes tous dans nos carapaces d'insensibilité – alors en dernier recours, affirme LaChance, nous faisons appel au lien poétique : « J'ai mal à mon pays » (Gérald Godin).